

Giuseppina Brunetti
(Université de Bologne-Italie)

« *Votre âme est un paysage choisi* »

Les paysages de Marie Lavie ou « l'exactitude dotée d'ailes »

*Votre âme est un paysage choisi
Que vont charmant masques et bergamasques
Jouant du luth et dansant et quasi
Tristes sous leurs déguisements fantasques.
Tout en chantant sur le mode mineur
L'amour vainqueur et la vie opportune
Ils n'ont pas l'air de croire à leur bonheur
Et leur chanson se mêle au clair de lune,
Au calme clair de lune triste et beau,
Qui fait rêver les oiseaux dans les arbres
Et sangloter d'extase les jets d'eau,
Les grands jets d'eau sveltes parmi les marbres.*

(Paul Verlaine, *Clair de lune*, 1869)

1. Qu'est-ce que ça veut dire 'voir' ? « Tous les chemins se rencontrent dans l'œil, en un point de jonction d'où ils se convertissent en forme pour aboutir à la synthèse du regard extérieur et de la vision intérieure (...). Le Moi et le Toi, l'artiste et l'objet, cherchaient à communiquer par la voie physico-optique à travers la couche d'air qui sépare le Moi du Toi »¹. La relation entre l'œil et le monde sur la surface d'une image peinte - fenêtre ouverte sur le « vrai », les choses, les autres – il est le sentiment du temps dans les paysages de Marie Lavie.

J'ai volontairement utilisé la belle expression de Paul Klee pour cet art de Marie, délicat et sérieux : « l'exactitude dotée d'ailes » dit bien une compétence qui entrelace la sagesse du regard avec les ailes de l'intuition et de la sensibilité. La beauté, la forme de la vie représentée dans un rectangle de couleur, de temps, sont dociles à observer. Avec le temps arrêté, le mouvement brisé des feuilles, de l'eau et du vent. Ces peintures nous rappellent que regarder n'est pas seulement voir, et que seulement la beauté guérit. L'étonnement de la beauté permet de savoir, de comprendre.

Des paysages d'eau et de lumière, des fragments du monde occidental nous parviennent dans cette exposition, des espaces de terre et de mer qui, si sans visage humain, sont fortement 'anthropisés' : ils composent quatre sections différentes mais aboutissent à une seule symphonie, mouvements du même regard, signes du même style, de la même vision des choses. Ainsi les brumes de Venise peuvent toucher les pâtes grises de Paris, la lumière la plus chaude de la Toscane parvient au vent limpide et brillant de la Grèce, de Patmos.

Le paysage des tableaux de Marie n'est pas une pure scène naturelle, subordonnée à la description d'une histoire, au mouvement humain, mais au contraire c'est le lieu exact de la manifestation du sens.

2. La relation entre la psyché et le paysage est un pont délicat : le paysage peut radicalement changer le caractère d'un homme, la capacité d'imaginer ou de ressentir. La neuroscience a également montré que des environnements physiques harmonieux et esthétiques procurent des activations positives et bénéfiques d'importantes zones encéphaliques, ainsi que des connexions efficaces entre différentes zones du cerveau, générant des idées, des mondes imaginaires. L'art et la littérature ont toujours su que les lieux possèdent une âme (le *genius loci* des anciens) et ensemble un destin, tout comme la vie des hommes.

¹ Paul Klee, *Das bildnerische Denken. Schriften zur Form- und Gestaltungslehre* (1956), trad. fr. p. P.-H. Gonthier, *Théorie de l'art moderne*, Editions Denoël 1964, pp. 44-46.

Chacun de nous, cependant, porte un ou plusieurs paysages dans le cœur, des endroits qui le rendent ensuite en mémoire chez soi. Comme lorsque nous étions aussi grands que les fleurs, en tant qu'enfants, nous avons vu les espaces et les arbres comme de magnifiques géants, imposant avec ces autres géants humains, les adultes, que lorsque nous étions petits nous tenaient par la main. Mais qu'est-ce qui nous enchante vraiment quand on regarde un paysage ? Difficile à définir : un paysage est avant tout l'espace de la vie, le lieu qui, en nous gardant en vie, relie le monde extérieur à notre monde intérieur, intime. Un paysage c'est à la fois à l'intérieur et à l'extérieur, et comme nous le voyons, nous le contemplons, nous le modifions même, nous le créons même avec notre imagination. Si profondément que cela influence notre humeur, la qualité de nos vies, l'habitabilité même de nos espèces. Parce que c'est seulement en demeurant le monde et l'esprit des autres que nous devenons nous-mêmes.

Les paysages sont faits de forêts, de mers, de maisons, de champs et de nuages, de « choses » qui existent en dehors de nous, que portent les sens et auxquelles nous donnons des noms. Les paysages de l'âme, cependant, ne sont pas faits de « choses ». Ils sont faits de sentiments. Et les sentiments nous ne savons pas comment les définir, nous ne pouvons pas les photographier. Ce que nous appelons inconscient ce sont en effet les sentiments du paysage intérieur avec les choses du paysage extérieur. Ainsi, une grande peur devient un précipice ; la liberté un vol dans le ciel ; l'ennui une pluie fine et persistante, une neige. Les paysages de l'âme sont ceux qui ont notre peau de l'intérieur, du côté du cœur. C'est pourquoi lorsque nous voyons un paysage de l'extérieur nous ressentons des émotions, mais l'émotion ne vient pas du paysage extérieur. Cela vient du paysage à l'intérieur. Artistes, poètes et psychanalystes sont ceux qui nous conduisent comme guides pour visiter les paysages de l'âme, ceux que nous ne connaissons pas : les mers profondes, les cités enneigées, les feuilles mourantes, les tombes, les villes. Ils nous conduisent à l'expérience de la tristesse et de la beauté. Et cela nous rend conscients ou sages : la sagesse est une forme de soin.

Le paysage naturel est en relation avec le paysage intérieur que chacun de nous vit. Ils ne sont pas la même chose, mais sont en relation étroite, l'un n'est pas étranger à l'autre. Et l'esprit cherche sa forme : quand vous regardez vraiment un endroit qui parle, l'imagination produit des images qui nourrissent nos cœurs. L'âme d'un lieu doit être découverte, tout comme les âmes des gens. Et le paysage de notre âme est l'endroit où vous vous sentez chez vous. Dans le « paysage de l'âme », donc, l'invisible est contemplé, cet autre monde qui complète le réel : rendre l'âme visible est le rêve de chaque homme et de chaque amour.

Dans ces tableaux, Marie Lavie nous invite à regarder ce qu'elle a vu et arrêté sur la toile ou sur le papier, ce qu'elle a contemplé avant et pendant la peinture. « Contempler » fait référence au geste ancien avec lequel le devin a défini un espace fermé dans le ciel - le temple - dans lequel il attendait le passage des oiseaux pour observer le vol et percevoir les volontés divines. Il est donc question de tourner ses yeux vers la réalité, d'une manière précise, dans un espace précis, le rectangle du ciel et la surface peinte du rectangle de la peinture peinte pour la pénétrer en la regardant au-delà. Le tableau devient ainsi le périmètre dans lequel l'artiste découpe une partie du monde, la montrant, attendant patiemment le moment de regarder et d'arrêter. Saisir l'émergence d'un sens caché et nous montrer, arrêter notre propre démarche, notre corps, cette expression de la réalité. Le réel, la présence des choses, leur transparence intime.

3. Le parcours de l'exposition se divise en quatre sections : dans le premier, les huiles sur papier vénitien nous transportent dans des événements émotionnels et aquatiques : la lumière de lait du matin à Venise marque et efface les contours des pierres et des maisons. Il passe dans le profil bleu de l'un des petits chefs-d'œuvre de cette exposition dont le titre est : « Le Louvre. Je rêverai des horizons bleuâtres » avec sa gamme légère et bien définie de vertes et bleues qui entrent si intimement dans la pierre grise de Paris pour créer un ruisseau, le flux liquide d'émotions.

La deuxième section explose dans la lumière méditerranéenne de l'Italie et de Patmos : le blanc brillant est dessiné entre le bleu de la mer et du ciel, l'ocre de la terre et d'ombres tranchantes. Là où il y a plus de lumière il y a plus d'ombre, plus de contrastes, d'arêtes et de contours splittés. Et en eux, ils comparent l'ancien et le nouveau, la lumière et l'obscurité, le plein et le vide. Un paysage, le grec de Patmos, qui prend inévitablement un aspect mythique et les mêle au thème religieux, au regard de la vision folle de Jean et de son *Apocalypse* apparue dans le ciel ensoleillé, sans ombre. On retrouve alors

les mêmes terres ocres dans les peintures toscanes, où les lignes du paysage suivent les sillons parallèles des champs, leurs panaches brisés, poreux et chauds de la vie.

Enfin, le vent et les nuages portent à Paris et le signe des événements psychiques et aériens : images de Montmartre et collines humides, maisons, toits, cheminées, tuyaux, ventilateurs. Ici, les petits choses de toutes les jour (poêles, gouttières, puits de lumière, feuilles mortes séparées par des branches) deviennent la mesure de l'espace habité, territoire construit, où fondamental est la relation culturelle entre le corps (biologique et social, individuel et collectif) et l'espace habité avec lequel le corps est en relation perpétuelle. Une correspondance biunivoque qui fait d'innombrables inscriptions l'une sur l'autre et vice-versa, en marquant simultanément deux surfaces de signes, le territoire et le corps humain, ici apparemment absent.

4. « Un homme propose de dessiner le monde. Au fil des ans, il remplit un espace avec des images de provinces, de royaumes, de montagnes, de baies, de bateaux, d'îles, de poissons, d'habitations, d'instruments, d'astronomes, de chevaux et de personnes. Juste avant de mourir, il découvre qu'il trace l'image de son visage »².

Ainsi, la vision claire de Jorge Louis Borges dit le dernier des détails que je voudrais sur la lecture d'accompagnement à cette exposition, et qui renouvelle même les mots de la poésie de Paul Verlaine. Oui, regardant de plus près, les peintures des artistes font toujours le même profil, que c'est le paysage de leur visage. Près de la fixité d'une icône qui signifie l'acte de se fixer dans le monde, la base simple du geste artistique, la manifestation du sujet. Cela rappelle l'esprit de Verlaine qui a donné le titre à l'exposition et à ma brève contribution, et aussi à son portrait (aujourd'hui à Zurich) qui explique le corps comme un « paysage construit et vivant ». Et si en vérité dans la poésie *Clair de lune* on peut bien comprendre le sens, même la mélancolie, de tout ce que vous pouvez voir à la lumière douce de la lune (eau mobile contre les marbres immobiles et les amants qui n'ont pas la force de croire en leur l'amour), alors vous pouvez aussi dire que l'acte d'amour reste peut-être la zone la plus réelle de ce que nous appelons le monde, c'est-à-dire un paysage choisi, sa vraie maison.

« Dieu n'a pas de maison, il n'en a pas besoin, et d'un autre côté quand il voit une maison, ouvre les portes, casse les murs, brûle les fenêtres et tout passe avec lui, le jour, la nuit, le rouge, le noir, tout et dans n'importe quel ordre, et alors, et seulement alors, les maisons deviennent supportables, alors ils peuvent être habités »³.

L'âme est vraiment comme un point ou une pupille de l'œil. Peu importe à quel point c'est important car il compte sa capacité à accueillir et à unifier ce qui est partiel, brisé, en un coup d'œil.

À travers ces tableaux de Marie Lavie, nous pouvons rassembler des expériences qui montrent le monde et peuvent nous consoler et enfin devenir heureusement : « les exercices ici sont fréquents s'attacher à l'essentiel. Sur le chemin, vous pouvez aller à la façade, et vous aurez les raisins secs. Sur apprend à reconnaître les forces sous-jacentes ; sur apprend la préhistoire du visible, à reconnaître ici (...) ; à faire entrer les choses dans le mouvement de l'existence et à rendre visible. Elles retiennent trace de son mouvement, et c'est la magie de la vie. Et pour les autres, la magie de revivre ça »⁴. La magie de la vie, la magie de la relance. Parce que parfois ce qui est proche est infiniment invisible et seul le geste de l'art peut montrer la réalité, avec sa stratification perpétuelle. Parce que les peintres, comme les poètes, sont sourciers qui voient de bonnes sources d'eau où tout est dévasté, ils montrent, parfois, ce qui est encore : la vie « That you are here / that life exists and identity, / That the powerful play goes on, / and you may contribute a verse »⁵.

² J.L. Borges, *L'artefice* (1963), Milano, Rizzoli, p. 46.

³ Ch. Bobin, *Sovranità del vuoto*, p. 5.

⁴ Paul Klee, *Das bildnerische Denken* cit., pp. 49-55.

⁵ « Que vous êtes ici / que la vie existe et l'identité, / Que le jeu puissant continue, / et vous pouvez contribuer à un vers », Walt Whitman, *O Me! O Life*, dans *Leaves of Grass*.